

Une clinique des Fins dernières !

« L'épreuve du feu » : une manière de déposer de l'éternité dans notre vie ?

Comment et pourquoi parler aujourd'hui d'enfer, de purgatoire et de ciel ? La question me semble d'emblée mal posée. La modernité a éliminé de son langage ces termes désuets et lourds de culpabilité. A travers des expressions comme « Il faut gagner son Paradis », « Tu iras brûler en Enfer » ou « Il ira expier ses péchés au Purgatoire », c'était aussi des lieux que pointaient ces concepts.

Mais la réalité contenue dans ces termes a-t-elle réellement disparu ou se décline-t-elle autrement ? Voyons d'abord comment cela se pose ou non dans un contexte hospitalier où l'expérience de la finitude retranscrit l'individu dans un questionnement radical. Illustrons cette question par trois exemples cliniques.

Premièrement, une dame âgée, hospitalisée depuis une semaine pour une chute, me regarde droit dans les yeux et me dit : *« A la fin de notre vie, il doit y avoir un jugement de Dieu. Mon voisin est quelqu'un de profondément méchant, il l'a été toute sa vie. Moi, je fais des efforts pour être juste et bonne. Je ne trouverais pas cela correct qu'il se retrouve au paradis au nom de la miséricorde de Dieu. Et ma vie n'aurait pas de sens ! »*

Deuxièmement et dans le même sens, une jeune soignante africaine croyante m'entraîne dans une discussion sur l'au-delà. *« Il est impensable que celui qui a violé et torturé ma mère devant moi puisse se retrouver avec moi au paradis. Il a fait du mal, il doit payer en Enfer ! »*

Troisièmement, une mère qui, l'année dernière, a perdu sa fille, me demande avec angoisse : *« Y-a-t-il vraiment quelque chose après ? Est-ce que je pourrai revoir ma fille ? »*

A travers ces situations de vie se posent plusieurs questions d'ordre existentiel mais aussi d'ordre théologique. Derrière ce jugement moral, y-a-t-il une justice ? Et qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Le mal absolu existe-t-il ou l'être humain en est-il totalement responsable ? Et si Dieu existe, peut-il balayer d'un revers d'amour et de miséricorde tout le mal que l'on a fait ? Nous jugera-t-il ? Si oui, comment cette fonction peut-elle être compatible avec le fait qu'on le proclame Sauveur ? Et cet au-delà, s'il existe, qu'est-il exactement et comment être sûr d'y accéder ? Certaines familles ou patients eux-mêmes nous demandent une bénédiction ou un sacrement au cas où ! « Ainsi nous serons en ordre de passeport », comme ils disent ! Se pose alors la question : notre vie dans l'au-delà sera-t-elle toute autre ou aura-t-elle un lien avec celle vécue ici sur terre ? Le royaume de Dieu est-il déjà ici sur terre ?

Ce bref aperçu de multiples questions que les aumôniers rencontrent dans leur accompagnement spirituel et/ou religieux auprès des patients reflète bien, me semble-t-il, une interrogation et parfois même une inquiétude face à l'après : y aura-t-il un jugement ? Un Enfer ? Un Paradis ?

Les récents attentats de Paris et de Bruxelles ont accentué ce climat de réflexion sur le mal et la justice de Dieu. D'un seul coup, la réalité de la mort s'est installée au devant de la scène et parfois s'immiscant jusque dans notre intimité : un parent, un ami, une connaissance... La mort bien souvent enfouie, déniée dans notre contexte de postmodernité, se révèle soudainement comme une réalité violente dans notre quotidien, soulignant le tragique de l'être humain devant une angoisse existentielle.

Le « Purgatoire » pour l'autre: une question de justice ou un réflexe « instinctif » ?

Lorsqu'on relit ces histoires, on se rend compte que l'être humain se positionne souvent comme juge. L'autre a été mauvais, il sera condamné. Mais qui est l'autre ? Peut-on le réduire à la somme de ses actes ? Existe-t-il des êtres humains profondément mauvais ? Pour se

protéger, l'être humain a une tendance à extérioriser le mal. L'axe du mal, comme disait l'ancien Président américain George W. Bush, c'est l'autre. Cette projection sur l'autre empêche une remise en question de l'image de notre propre vie. Moi, je suis sur la bonne route ! Or la Genèse nous met en garde contre cette connaissance : « *De l'arbre à connaître Bien et Mal, point n'en mangeras ! Car au jour où tu en mangeras, tu mourras, tu mourras* »¹. La théologienne Lytta Basset nous fait remarquer qu'ils ont mangé de cet arbre et n'en sont pas pour autant morts physiquement ! Ou peut-être, dit-elle, pire, ils sont morts au Sens.

Prétendre connaître le bien et le mal, le confiner en quelque sorte pour se forger une image d'un paradis merveilleusement bon et juste, permet peut-être à l'être humain de résister au mal. Derrière ce positionnement de juge qui sait, pourrait se cacher en réalité un désir que le mal n'aura pas le dernier mot. L'espérance d'une justice qui révèle « la bonne morale » ou refuse de laisser le dernier mot aux forces de destructions. « *Croire au jugement, c'est entrer en résistance* »² souligne Daniel Marguerat. Dans ma pratique des arts martiaux, l'autre n'est jamais un ennemi à combattre mais il est une résistance qui me permet de déployer des forces insoupçonnées en moi. Le lieu de la résistance peut donc devenir un lieu d'humanisation, mais seulement si cette résistance n'est pas un acte de violence contre autrui. Or penser au jugement en termes de bien et de mal peut être pris dans une perspective destructrice d'autrui. Il devient moral. Or c'est là qu'il y a maldonne. Le salut proposé par le Christ ne relève pas de la morale. Il est relié à une question de vie et de mort, d'accomplissement de l'être humain ou de sa perte, et non de bien ou de mal. Dans cette perspective, « entrer en résistance » pourrait devenir « entrer en résistance par rapport à soi-même ».

Mais le besoin de jugement de l'autre encore très présent chez l'être humain qui croit en « quelque chose » après la mort, ne trouve-t-il pas sa source dans un simple réflexe instinctif ? Le célèbre primatologue Franz de Waal, a montré que les singes ont cette capacité à punir, notamment lorsque l'un des leurs ne respecte pas les règles. Prenons l'exemple des deux femelles adolescentes du zoo d'Arnhem, qui profitant d'une belle soirée, décident de ne pas rentrer dans le bâtiment pour le repas du soir. Or le règlement prévoyait que le repas ne serait servi que lorsque tous seraient présents. La colonie frustrée par ce repas tardif a corrigé le lendemain ces deux jeunes³. Cette frustration était reliée à la question des ressources et donc de la survie. Il me semble possible de faire un lien entre cette situation et la problématique du besoin de jugement chez l'être humain. Par ce besoin, l'être humain exprime en quelque sorte une peur vitale : celle d'être détruit parce qu'aucune instance ne pourra garantir des règles de vivre ensemble. Cette croyance au jugement lui permettrait alors non pas dans un premier temps de croire que le bien vaincra le mal mais surtout de croire qu'il lui sera possible de vivre en sécurité grâce à des règles garanties par une instance extérieure.

Un deuxième niveau éclaire également l'idée de jugement : celui d'une certaine vengeance. On découvre aussi que nos congénères les singes portent également en eux cette notion de rancune. Comme l'écrit le primatologue : « *Le singe se souvient, et il prendra tout son temps pour se venger* »⁴. D'une certaine manière, nous pouvons retrouver à travers des récits de personnes, cette idée de se venger, non pas par eux-mêmes, mais par « une force, une instance supérieure ». Il n'est pas question que moi, qui ai fait des sacrifices, qui me suis appliqué à être juste, je sois traité de la même manière que l'autre criminel. Il doit payer !

¹ Traduction de Gn 2, 17 par Lytta BASSET, *Le pardon originel*, Labor et Fides, Genève, 1995, p.200.

² Marie BALMARY- Daniel MARGUERAT, *Nous irons tous au paradis. Le jugement dernier en question*, Albin Michel, Paris, 2012, P.33.

³ Franz DE WAAL, *Le singe en nous*, France, Fayard, 2005, p.242-243. Cfr aussi pour aller plus loin son ouvrage, *Le bonobo, Dieu et nous*, Les liens qui libèrent, 2013.

⁴ *Ibid.*, p.257.

Ces différentes réflexions résonnent avec la parabole du serviteur de la onzième heure⁵. Les derniers ouvriers sont payés de la même manière que ceux qui ont travaillé toute la journée. La réaction des ouvriers est compréhensible du point de vue égalitaire, ce n'est pas juste. Mais l'attitude du patron est radicalement différente. Il se trouve dans une autre logique. Une logique conduite par le verset 4 : « *Je vous donnerai ce qui est juste* ». Une justice portée non pas par une logique rétributive mais par une reconnaissance de chacun indépendamment de ses qualités ou biens. Dans tout l'évangile, le système de valeurs mis en place par les êtres humains est renversé par celui du royaume. Ce renversement continue à s'exprimer en finale au verset 16 : « *Ainsi les derniers seront premiers, et les premiers seront derniers* ».

Entrer dans le jugement par la porte de la peur d'être tué ou par le besoin d'une équité morale basée sur la récompense et la punition, conduit l'être humain dans un processus de déshumanisation. En effet, il se coupe de sa relation à autrui et, plus encore, de sa relation avec lui-même. Ce jugement va à l'encontre du royaume. Car, si le projet de Dieu, comme le formule Saint Irénée est que l'être humain devienne Dieu, ou comme le souligne Hadewijch d'Anvers que l'être humain devienne Dieu avec Dieu même⁶, il va devoir accomplir ce qui le constitue, c'est-à-dire un être en relation. « *Dieu a créé l'homme à sa ressemblance* ». Entrer dans ce processus d'humanisation implique alors l'intégration d'une part d'étrangeté en soi-même. Une part qui révèle des contours parfois obscurs et mauvais de notre être. Des facettes qui altèrent l'image idéale rassurante de notre être. La société d'aujourd'hui a cette fâcheuse tendance d'exiger de l'être humain une image « clean », sans faille, dans une parfaite maîtrise de lui-même. L'être humain a du mal d'assumer de l'altérité en lui-même et en dehors de lui-même. Il suffit de voir comment sont accueillis les migrants venus de nombreux pays. Cet accueil méfiant est le symptôme de cette difficulté d'exister, de s'unifier, de s'assumer comme être humain. « *Pour que l'étranger, en tant que réalité externe et objective, située hors de nous, de près ou de loin, soit accueilli, il est donc indispensable, et fondamental, qu'il le soit en nous, en tant que partie intégrante, et intégratrice, de notre réalité interne* »⁷.

Curieusement, plus j'intègre mon étrangeté, mieux je verrai en l'autre un semblable. Il y a tout un jeu de réciprocité entre le familier et l'étranger. Tel est, me semble-t-il, un enjeu considérable, qui va déplacer le questionnement : qui est le juste ? Qui est du côté de Dieu ? Vers la question : quelle est ma relation avec l'autre et avec moi-même ?

L'intégration de l'étrangeté en moi va permettre une qualité relationnelle qui verra dans le criminel, même le plus horrible et détestable de la société, un semblable. Mais la plus grande difficulté pour l'être humain est de continuer à aimer jusque dans ses facettes obscures. N'oublions pas que la dernière parole de Jésus adressée à un être humain fut à un criminel : « *En vérité, je te le dis, aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis* »⁸. Pouvoir aimer l'autre en reconnaissant au fond de lui le même Dieu naissant⁹.

« *Au cœur de cet entre nous se tient tout l'insaisissable, qui fait que chaque être humain est pour tout humain l'infini, et non ce qu'il peut saisir, par savoir ou pouvoir, y compris sous prétexte du bien ou de la vérité* »¹⁰. L'effraction d'une altérité en moi fait surgir alors une possibilité de Salut. Comme dit le biologiste Francisco Varela « *La vie, c'est la capacité de préserver une différence* ». Mais y-a-t-il une limite à cet accueil de l'autre différent et du soi

⁵ Cfr Mt 20, 1-16.

⁶ SAINT IRENEE, *Cur Deus homo ? Ut homo deus*. Cfr aussi les lettres spirituelles de Hadewijch d'Anvers.

⁷ Roger DADOUN, « Familier » et « étranger ». Dans une perspective d'accueil, dans Cléo PRESVELOU-Robert STEICHEN, *Le familier et l'étranger. Dialectiques de l'accueil et du rejet*, Academia Bruylant, LLN, 1998, p.24

⁸ Cfr Lc 23, 43.

⁹ Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *Être plus*, Seuil, Paris, 1968, p.129.

¹⁰ Maurice BELLET, *Dieu personne ne l'a jamais vu*, Albin Michel, Paris, 2008, p76.

différent ? Un accueil inconditionnel ne risque-t-il pas à un moment de provoquer des différends et de nous entraîner dans la spirale de la violence ou de la folie ?

« L'Enfer » révélateur d'un Amour absolu : paradoxe tragique de l'être humain

Le déplacement de la question d'une justice attendue dans l'au-delà vers la question du qui suis-je par rapport à l'autre et par rapport à moi-même n'évite pas la question d'un mal absolu. Je pose souvent ce genre de question à mes étudiants, quand plus rien ne va dans votre vie, qu'est-ce qui va vous permettre de tenir debout ? Qu'est-ce qui va faire que je ne sombrerai pas dans la destruction ? Un tremblement de terre vient de décimer une famille, il ne reste qu'un bébé de six mois. Quel sens cette tragédie peut-elle avoir ? Aspirée par une douleur insoutenable, une maman non croyante qui vient de perdre sa fille me crie que ce n'est pas possible. « *C'est incompréhensible que cela puisse arriver, j'ai toujours été juste. J'ai essayé de faire le bien autour de moi, je ne comprends pas que cela arrive. Elle n'est qu'une enfant, ce n'est pas dans la logique des choses !* ». Quelle logique des choses ?

Pensons à l'histoire de Job frappé dans sa vie successivement par de nombreux événements douloureux. Nous sommes ici dans un mal où l'enjeu n'est pas le bien ou le mal, mais le non sens. Job ainsi que cette maman sont dans une confusion du sens avec le bien. Comme si le sens de la vie s'épuisait tout entier dans la somme de bien qu'il faisait et dont il était gratifié. Comme si il existait quelque part au-dessus de notre tête un arrangement, plus précisément un contrat. Alors « *Nous dormons du sommeil confiant de ceux qui croient, comme Job, qu'ils sont protégés d'un enclos* »¹¹. « *Nos contrats avoués ou inavouables, conscients ou inconscients. Les petites mythologies qui sous-tendent nos vies, les poussières de croyances qui filtrent nos regards sur l'existence, la façon aujourd'hui toute individuelle et éminemment syncrétiste avec laquelle nous échafaudons du sens – les rustines de fortune avec lesquelles nous le rafistolons, le cas échéant* »¹². Tout explose lorsqu'on est confronté à cette déferlante de mal.

Mais comment se soutenir dans cet abîme de souffrance quand on a perdu l'appui d'une transcendance substantielle¹³ ou tout repère extérieur ? Que subsiste-t-il quand le feu a tout ravagé en nous et ouvre sous nos pieds un trou béant qu'aucune catégorie de Paradis, de Dieu, de Ciel ne peut venir soulager ? Quand le jugement devient un jugement interne en nous, que devient cette quête désespérée et déchirante du sens, sinon une angoisse de mourir et de l'absurde ! Face à cette tragédie, notre société propose pour colmater cette angoisse des thérapies de gestion de stress et de bien être !

Dans l'abîme du mal, la relation semble détruite voire pervertie. « *Ma vie n'a pas ou plus lieu d'être. Je ne suis rien et encore moins « aimable »* ». Tout semble tirer vers le bas l'être humain aux prises de ce mal. La peur l'envahit et tout semble pesant et fatiguant. Comment pouvoir dans cet état arriver à discerner (*Krinein* qui signifie en grec *jugement*) en soi entre ce qui fait vivre et ce qui tue ? Une référence extérieure ? Un témoin ?

« *Ce feu qui éprouvera la qualité de l'oeuvre de chacun* »¹⁴. Cette épreuve du feu, nous met à nu. Beaucoup de patients vivent cette épreuve de feu lors de leur hospitalisation. Ils se retrouvent, pour certains comme dans un moment de désert, pour d'autres comme dans un moment d'exil, où parfois d'un seul coup surgit la question : « *Qu'est-ce que je suis en train*

¹¹ Marion MULLER-COLLARD, *L'Autre Dieu. La Plainte, la Menace et la grâce*, Labor et Fides, Genève, 2014, p.38.

¹² *Ibid.*, 43.

¹³ Pour aller plus loin dans l'analyse de la mutation du lien social, de l'être ensemble causée par la perte d'une transcendance substantielle voir l'ouvrage de Jean-Pierre LEBRUN, *Perversion ordinaire*, Denoël, France, 2007, p.132-153.

¹⁴ 1 Co 3, 13.

de faire de ma vie ? Quel sens a-t-elle ? ». L'expérience de la finitude vient dévoiler dans la chair que la vie n'est pas éternelle et ouvrir une brèche vers l'ultime. Pour E. Schillebeeckx les expériences de la précarité de l'existence de l'être humain placent celui-ci devant quelque chose d'ultime¹⁵. Or la société postmoderne a pour caractéristique de refouler voire de nier tout ce qui touche à la finitude. La quête de l'éternité et de la toute puissance, déguisée par un refus de mourir, de vieillir et de souffrir, reste un défi explicite et implicite de cette société. Celle-ci nous fait basculer dans une société du plein mais d'une inconsistance déboussolante.

Qu'est-ce qui va nous protéger de la destruction totale et traverser l'impensable, l'inacceptable ? Peut-être un lien ? En relisant l'histoire de Job, la relation qu'il entretient avec Dieu et ses amis est pervertie mais le lien demeure. Nous pouvons casser la relation mais garder un lien. Le lien se définit autour d'un récit de la rencontre, tandis que la relation se définit par l'interaction entre deux personnes¹⁶. Dans l'abîme de la souffrance, le lien c'est-à-dire la source peut être touchée. Deux solutions sont alors envisageables : la vie ou la mort mais pas d'entre deux.

Mon postulat anthropologique concrétise la source par le souffle vital. Un souffle présent dans le karaté sous la forme du *Kiai*. Il extériorise le cri interne du karatéka. Un cri concentrant le souffle et l'énergie en un seul mouvement où tout est donné. Sa puissance vient de son exposition totale et donc de sa prise de risque. Celle-ci ne relève pas de paramètres musculaires ni corporels mais d'un ajustement au mouvement. Ce cri et ce mouvement vitaux ne font plus qu'un. De la même manière que le logos (en hébreu *Dabar*) exprime un acte et une parole en même temps. Ce mouvement créateur ouvre un espace où une parole peut surgir des profondeurs et nous reconnecter à la vie donnée.

Comment donc retrouver ce souffle d'une parole qui fait que l'on écoute et que le cœur devienne tout brûlant ? Ce souffle a quelque chose à avoir avec l'amour, le sang même de notre humanité. Mais pas n'importe quel amour. Pas un amour dicté par un ordre « *vous devez vous aimer !* », ni un amour porté par un idéal de perfection où les sentiments négatifs sont déniés. Un parfait idéal que l'on retrouve souvent chez les amoureux de l'amour ! Ils aiment l'amour jusqu'à ne pas voir la personne qu'ils ont en face d'eux. Au contraire, cet amour fécond de vie est profondément incarné, traversant l'être pulsionnel de l'humain.

Seule la qualité de cette relation peut assurer la séparation avec la destruction. Quand on relit les évangiles ou mieux encore « les évangiles » des patients, on se rend compte que cette relation où je suis vu, écouté, touché et appelé par mon nom, sauve de l'insoutenable violence. Si cette parole-acte venait à disparaître, l'être humain risquerait de glisser dans une spirale de haine, de violence destructrice. Quelle est donc aujourd'hui cette parole qui nous fait exister, nous révèle à nous-mêmes dans ce qu'il y a de plus profond ? Sous quelles formes s'exprime-t-elle ?

Cette fameuse parole permet de faire la vérité sur mon être, de révéler mon authenticité. La philosophie stoïcienne désigne par *autos* (authentique) le sanctuaire intérieur de l'être humain, son Moi véritable. De cette relation intime, une parole se lève de ma profondeur. Une parole de feu qui nous déloge et selon la manière dont on la reçoit, elle peut nous tuer ou être source de vie. Une parole intime reliée à une source d'amour qui nous précède.

En aimant l'autre, je le provoque à se découvrir aimable. En se découvrant aimable, il devient aimant et sort de sa spirale destructrice de violence. Il y a donc en amont un amour ! Un amour gratuit, sans demande de réciprocité qui me précède et m'appelle en silence. Un amour

¹⁵ Cfr pour ce développement Edouard SCHILLEBEECKX, *L'histoire des hommes, récit de Dieu*, Cerf, Paris, 1992.

¹⁶ Cfr pour aller plus loin l'article de Jean-Claude MAES, *Ceux qui ne pensent pas comme nous sont des con-*. *Petite typologie relationnelle*, dans Michel MAESTRE, *Le couple dans tous ses états*, De Boeck, Bruxelles, 2009, p.43-66.

qui est une parole qui fonde et permet un « *me voici* ». Moi perdue, je me reçois dans la relation d'amour expérimentée à l'instant. Moment de grâce et de plénitude ! Comme écrit Adolphe Gesché : « *La transcendance s'allume au contact d'un corps* »¹⁷.

D'un Dieu juge à un Dieu de Vérité : « Ciel » de liberté pour l'être humain

Mais de quelle source d'amour parle-t-on ? Attention...cette notion d'amour est mise aujourd'hui à toutes les sauces ! Il est clair que l'image d'un Dieu juge tyrannique a souvent circulé dans l'histoire du christianisme mais peut-on aujourd'hui imaginer un Dieu d'amour inconditionnel sans souci de vérité ? Ne sommes-nous pas de l'autre côté du balancier en train de proclamer un Dieu mou qui aime tout le monde dans sa grande bonté et miséricorde ? La radicalité de l'Évangile n'est-elle pas érodée par ce mouvement de religiosité ambiante de « bien être » ?

Si, par contre, l'amour proposé par Dieu est lié à la Vérité, quelles implications pour nous ? « *Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie* »¹⁸. Jésus ne dit pas : « Je viens apporter le sens de la vie » mais « Je suis la vie ». Il est parole et acte qui font vivre. Ce lieu du don d'amour inconditionnel est paradoxalement le lieu du non jugement et aussi le lieu de l'épreuve du feu, c'est-à-dire lieu d'une critique radicale. Cette parole d'amour peut éveiller de l'humanité au cœur même de l'abîme pour ceux qui l'entendent. C'est donc une parole qui se dit dans le lieu même où peut se perdre l'être humain. Dieu se donne à entendre à travers ce don révélant que chaque être humain a du prix à ses yeux : « *Je t'ai appelé par ton nom (...) Tu comptes beaucoup à mes yeux, tu as du prix et je t'aime* »¹⁹. Sur la croix, cette parole d'amour prend toute une épaisseur et une radicalité. Entrer dans sa vérité exigerait donc une certaine mort avant d'accéder à notre résurrection.

« *Abraham partit sans savoir où il allait, et c'est parce qu'il ne savait pas où il allait qu'il était dans la bonne voie.* » (Grégoire de Nysse). Non seulement, le processus d'humanisation fait entrer l'être humain dans son *autos*, mais il ouvre en lui un espace matriciel dans lequel une rencontre avec une altérité radicale est possible. Cette rencontre n'a lieu que si l'on meurt à tout contrôle et toute représentation, et que l'on accepte d'entrer dans une relation de confiance. Lorsqu'une personne en fin de vie se trouve dans une angoisse glaciale de la mort, ce n'est pas la confiance en un concept ou une idéologie qui va l'apaiser !

Jésus a traversé le monde de la mort, de la souffrance, il a connu le monde de l'être humain dans toutes ses dimensions. Et dans son ascension, c'est toute cette rencontre avec la vie de l'être humain, qu'il va emporter avec lui. En quelque sorte, il va arracher l'être humain de l'obscurité pour l'inviter à goûter à la vie divine, de lumière. Jésus a ouvert une fois pour toute la porte de notre propre résurrection. Elle est ouverte ! Avons-nous confiance ? Avons-nous conscience que notre chair est unie à la chair du ressuscité. Jésus serait profondément en nous et, en même temps, il nous emmènerait dans un surpassement de notre vie. En quelque sorte, le processus d'humanisation peut se transformer en un processus de dilatation de notre vie dans lequel une dimension infinie d'amour nous dépasserait. En ouvrant la porte de la résurrection, Jésus introduit en nous une dimension d'éternité dans notre chair ! Il y a quelque chose en nous de l'ordre de l'amour que rien ne pourra détruire, même pas la mort ! Dès cet instant, je renoue avec le don inaugural d'être fils de Dieu²⁰. Un don qui n'exige rien, il est pure donation. Il ouvre et est ouverture.

¹⁷ Adolphe GESCHE, *L'invention chrétienne du corps*, in Adolphe GESCHE et Paul SCOLAS (dir.), *Le corps, chemin de Dieu*, Cerf, Paris, 2005, p.48.

¹⁸ Jn 14, 6.

¹⁹ Is 43, 1- 4.

²⁰ Cfr Florence HOSTEAU, *Le désir filial dans l'expérience religieuse*, L'Harmattan, France, 2005, p.195-207.

Choisir le « Paradis » c'est maintenant !

Quand l'être humain est dans cette relation juste avec la source, « *il devient la voie, la vie, la vérité* ». Et par effet papillon, il devient créateur dans l'accomplissement du cosmos ! Nous sommes tous reliés à ce corps du ressuscité qui a épousé la création. Notre propre accomplissement aura donc un impact sur le corps ressuscité et sur la création. « *Grandir et se réaliser le plus possible, telle est la loi immanente à l'être. En nous ouvrant des aperçus sur une Vie plus divine, je ne puis croire que Dieu nous ait dispensé de poursuivre, même dans son plan naturel, l'œuvre de la Création* »²¹. Notre accomplissement déjà commencé ici sur terre est un processus créateur et annonciateur de notre advenir divin ! Les termes *création* et *salut* peuvent donc être synonymes, comme le propose Nicole Jeammet²². Ne perdons pas notre temps dans les illusions matérialistes et les mirages consuméristes ! « *Au ciel par l'achèvement de la Terre* »²³.

Florence Hosteau

Docteure en Théologie et Licenciée en sciences de la famille et de la sexualité de l'UCL
Aumônier aux Cliniques St-Luc à Woluwe-UCL
Thérapeute de familles et de couples à Louvain-la-Neuve

Résumé :

Comment se décline aujourd'hui les catégories Enfer, Purgatoire et Ciel ? L'expérience tragique de la finitude retranche les patients dans un questionnement radical qui fait exploser ces catégories tout en gardant un certain contenu. L'accompagnement spirituel ou religieux peut amener le patient à se déplacer d'un jugement moral et instinctif de l'autre vers un jugement de soi. Ainsi, l'être humain à travers l'épreuve du feu, découvre de l'étrangeté en soi, lui permettant de déployer une nouvelle relation à l'autre et à Dieu. Une relation faisant la vérité, c'est-à-dire provoquant à une décision de vie ou de mort. L'épreuve du feu fait accéder alors l'être humain à sa liberté et donc à sa capacité d'aimer, la seule manière à l'être humain d'assumer sa nature résurrectionnelle déjà ici-bas.

²¹ PIERRE TEILHARD DE CHARDIN, *Être plus*, Seuil, Paris, 1968, p.26.

²² NICOLE JEAMMET, *Les destins de la culpabilité*, PUF, France, 2002, p.115-116.

²³ PIERRE TEILHARD DE CHARDIN, *Être plus*, Seuil, Paris, 1968, p.158.